

1005.— À MARCEL SCHWOB

Les Damps, par Pont-de-l'Arche (Eure)
6 mars 1892

Cher Monsieur et ami,

Je vous renvoie précieusement *Tête d'Or*, j'ai lu trois fois ce drame heurté, violent, incohérent et génial ; je l'aime infiniment et l'admire avec passion. Les critiques ? Parbleu, je sais celles qu'on peut y faire. Elles ne m'arrêtent pas un seul instant. Elles disparaissent emportées par l'énorme souffle qui anime l'œuvre tumultueuse et belle, *Tête d'Or*.

C'est la bataille, sans merci, pour la justice de l'avenir, c'est la destruction farouche des vieilles sociétés de mensonges, et c'est, à la fin, l'aube nouvelle apparue par-delà les ruines et le sang dans le rayonnement du sacrifice volontaire et de l'amour¹.

Ce symbole me touche davantage que l'éternel Christ promené par les symbolistes à travers les ténèbres de leurs conceptions sadiques, un Christ de bordel.

La dernière partie de *Tête d'Or* est, comme vous le dites², tout à fait admirable, mais il y a dans les deux autres d'admirables choses et qui sont tout simplement du génie. Le mot n'est pas trop fort, n'est-ce pas³ ?

Le baptême de Cébès dans les champs mornes, la transformation de Simon Agnel, la mort de Cébès, la scène prodigieuse et si frissonnante où Tête d'Or s'empare du pouvoir et lance à la foule le cadavre de l'Empereur, le "votre néant" et mille détails puissants et charmants — car il y a du charme aussi dans cette barbarie —, la figure de la princesse semblable à une fleur de soleil dont je vous parlerai, tout cela m'a pris tout entier et secoué dans les entrailles⁴.

Au cours de ce drame, il y a partout, à chaque page, des visions extraordinaires, des surnaturalisations⁵ vraies, des analogies effarantes, qui font de cela quelque chose de tout à fait exceptionnel dans la littérature.

C'est là plus qu'une œuvre d'art.

J'entends là clairement l'appel farouche du prophète clamant à travers le monde opprimé, énérvé, servilisé, l'annonciation des temps nouveaux⁶. Est-ce que je me trompe ?

Je vous serai toujours reconnaissant, cher Monsieur et ami, de m'avoir fait connaître cette beauté.

Votre lettre est trop charmante⁷. Je sais ce que je suis et je me suis habitué à cette idée que je ne ferai jamais une belle œuvre⁸. J'ai souffert de cela beaucoup, mais la nature a été pour moi une précieuse et admirable amie : elle m'a guéri de mes rêves d'orgueil. Et je me trouve encore enviable puisque je puis goûter les belles choses, aimer Shakespeare, Ibsen, *Tête d'Or*, *La Princesse Maleine*, et vous aimer aussi, vous qui avez un art si noble, une intelligence si vibrante et qui avez connu ce que c'est que la joie pure du chef-d'œuvre⁹.

Il faudra que cet été vous veniez passer quelque temps chez moi, vous me le promettez, n'est-ce pas¹⁰ ?

Je vous serre affectueusement la main.

Octave Mirbeau

1 Il est curieux de noter que Mirbeau voit avant tout en *Tête d'Or* l'illustration de ses propres aspirations anarchistes à une société d'hommes libres, qui s'élèverait sur les ruines fumantes de la vieille société pourrie. Mais on peut aussi voir dans la démesure du personnage éponyme la prémonition des totalitarismes du XX^e siècle.

2 Dans la lettre de Schwob du 15 février, jointe à l'exemplaire de la pièce. Voir *supra* la lettre à Schwob n° 1001, note 3.

3 Schwob approuve dans sa réponse du 12 mars (*Paris-Journal*, 13 avril 1923) : “Tout ce que vous dites de *Tête d'Or* (que j'ai reçu) est très beau. C'est une œuvre géniale, la plus puissante peut-être qu'on ait écrite depuis longtemps. Je suis très heureux d'avoir pu vous la faire lire.”

4 Simon Agnel est un aventurier devenu général sous le nom de Tête d'Or et qui sauve le royaume, avant de tuer le vieux roi, de prendre sa place et de régner en despote absolu. Cébès est son compagnon, rencontré dans la première partie ; sa mort constitue une sorte d'avertissement. La princesse, chassée par Tête d'Or, devient mendicante et meurt crucifiée, et Tête d'Or mourra à ses pieds, après avoir subi une déroute en envahissant l'Asie.

5 Terme emprunté à Baudelaire et qui apparaissait déjà dans *Sébastien Roch*. Il traduit une vision critique du naturalisme englué dans la matière.

6 *Les Temps nouveaux* : tel sera précisément le titre de l'hebdomadaire anarchiste qui paraîtra en 1895 et que Mirbeau soutiendra de ses finances.

7 Schwob y exprimait sa “profonde admiration”.

8 Schwob répond le 12 mars (*loc. cit.*) : “Je vous assure que je ne puis être d'accord avec vous quand vous parlez de vos livres. *L'Abbé Jules*, *Le Calvaire* et *Sébastien Roch* sont parmi les plus belles choses que je connaisse. *Sébastien Roch* est le seul livre que j'aie pu suivre feuilleton par feuilleton — tant la composition m'y intéressait, autant que les développements d'âme de Sébastien et de Bolorec. Il vous a été donné de créer autant que de comprendre — et ces hommes-là sont rares.”

9 Pour l'instant, Schwob n'a publié en volume qu'une *Étude sur l'argot français* (1889) et les contes de *Cœur double* (1891), et, dans la presse, quelques-uns des contes qui seront recueillis dans *Le Roi au masque d'or*.

10 Réponse de Schwob le 12 mars (*loc. cit.*) : “Rien ne me sera plus agréable que de venir passer quelques jours avec vous cet été. Vous savez de combien de brutes on est entouré ici [à *L'Écho de Paris*], — et les rares artistes qui se sont fourvoyés là n'ont plus le sentiment d'un art supérieur à des querelles de cabotins. Aussi vous pensez avec quelle joie je causerai avec vous et surtout je vous entendrai parler des choses que nous aimons. / Croyez-moi votre admirateur et votre ami dévoué.”

11 Cette lettre se trouvait dans les papiers de Paul Claudel, à qui Schwob l'avait transmise et qui l'avait conservée. Avant d'expédier *Tête d'or* à Mirbeau, Schwob avait demandé à l'auteur son autorisation : “Est-ce que cela t'ennuierait si je lui écrivais pour lui en parler ? Je suis sûr qu'il ne le connaît pas — et, autant que j'en juge, il en sera transporté. Je ne lui dirai pas ton nom.” (lettre de janvier 1892, *ibidem*). En fait, il a révélé d'emblée le nom de Claudel, dans sa lettre du 15 février, et il est hautement probable que Mirbeau a fait le rapprochement avec sa sœur Camille et n'a fait l'ignorant que pour mieux appâter Philippe Gille (voir la précédente lettre à Gille).